

## Atelier d'écriture de Guy Poitry, Université de Genève, 2011-2012

### JULIEN PRAZ

#### Pastiche de Claude Simon

inspiré de *La Bataille de Pharsale*, Paris, Minuit, 1969, pp. 101-107.

Tableaux de référence : Henri Rousseau, *Nègre attaqué par un jaguar* ; Lucas Cranach le jeune, *Chasse en l'honneur de Charles-Quint au château de Torgau*.

### CHASSE

Il fait beau. Le ciel est clair d'un bleu très pâle tirant sur le blanc, bien qu'un vent fort qui a soufflé pendant toute la journée – ou peut-être seulement jusqu'à midi – avant de s'arrêter brusquement ait chassé les nuages matinaux, dont il ne subsiste plus maintenant aucun moutonnement, aucune traînée et pas même un léger voile, alors qu'ordinairement une fine brume formée d'amas nuageux plus ou moins compacts, étirés tous dans la même direction, se maintient jusqu'au soir. La transparence de l'air, ou plutôt sa profondeur, accuse la chaleur étouffante de la saison estivale, qui sévit sans doute depuis des semaines, déversée par un soleil rayonnant, dont le disque, d'un rouge brique ensanglanté, se découpe dans l'échancrure de deux feuilles charnues et semble suspendu à un invisible fil, ou plutôt flotter, impondérable, sur une mer sans fond.

On dirait que la lumière enserre d'un étau les branches des arbres et même chacune des feuilles qui se découpent une à une sur le ciel, comme enchâssées, enlisées dans l'air d'une lourdeur de plomb, que ne traverse aucun souffle et qui semble peser sur les feuillages affaissés des palmiers. Une végétation luxuriante se déploie en contrebas, saturant l'espace de tiges enchevêtrées qui se courbent dans toutes les directions comme pour mieux s'emmêler, former un inextricable écheveau de lignes brisées, de larges feuilles s'étalant çà et là, posées ou plutôt fichées sur les touffes acérées et les éventails aux bords tranchants, les plantes paraissant arrêtées dans leur élan, figées en concrétions verdâtres, apparemment immobiles et inaltérables – aucun souffle ne parcourt les frondaisons ou ne fait osciller les gerbes des lourdes graminées – mais en réalité ne cessant de croître sous l'effet de l'accablante chaleur et de l'humidité suspendue dans l'air *selon Vespucci l'atmosphère tropicale est tellement gorgée d'eau que même aux plus chaudes heures de la journée une fine pellicule entoure chaque branche et des chapelets de gouttelettes s'égrènent continuellement aux extrémités des feuilles* les plantes donc se ramifiant, déployant sans fin leurs feuillages, étirant leurs tiges en une poussée invisible mais continue, densifiant imperceptiblement leur folle végétation envahissante.

La lumière délimite donc précisément jusqu'aux moindres rameaux (c'est presque le crépuscule, l'heure à laquelle ces petites chouettes à la robe ocellée et au regard fixe apparaissent soudainement, perchées à l'intersection de deux branches, où les a portées leur vol silencieux, puis tout aussi soudainement glissent, fantomatiques, d'un arbre à l'autre, comme si elles pouvaient passer sans transition de l'immobilité au mouvement ou plutôt comme si leur immobilité tendait au mouvement ou, mieux encore, était elle-même du mouvement en puissance) et révèle la diversité des différents verts (vert olive, vert amande, vert légèrement bleuté des larges feuilles, vert jaunâtre sur le pourtour des hautes herbes acérées), parmi lesquels on distingue çà et là quelques taches plus ou moins estompées de

couleurs pastel (des jaunes, des roses, des rouge orangé même entre les points noirs semés sur le dos musculeux du fauve) qui, suaves, n'allègent pourtant pas la lourdeur de l'atmosphère tropicale, au sein de cette impénétrable forêt peuplée d'essences innombrables (tulipiers, magnolias, acajous, ficus, hévéas), dont les troncs rectilignes s'élèvent comme de vivants piliers, à intervalles plus ou moins réguliers, au-dessus d'un amas d'herbes, de fougères et de cactus sur-dimensionnés poussant en touffes inextricables constitutives d'inextricables taillis, lourdeur donc, sentiment d'oppression, accentuée par la profonde noirceur de la peau du nègre, dont la silhouette se découpe nettement sur le fond de verdure comme les cimes des arbres sur le ciel, parcourue d'un entrelacs de veines saillantes *vue d'avion les méandres du fleuve qui s'entrecroisent délimitant îles et presque îles ressemblent à un de ces jeux d'enfants où des fils emmêlés sont finement représentés dont un seul parmi les quatre ou cinq proposés à la gauche de l'amas central le traverse conduisant ainsi à la sortie du labyrinthe* semblant ne plus pouvoir contenir les muscles bandés et même sans doute prêts à éclater, les pulsations du sang dans les artères se faisant de plus en plus fortes et rapprochées à mesure que l'effort croît et que la peur augmente à l'idée de l'issue désormais inévitable de la lutte, les deux combattants s'affrontant à ce moment depuis de longues minutes déjà (et peut-être même depuis plus d'un quart d'heure), faisant pour ainsi dire corps l'un avec l'autre, les griffes du jaguar plongées dans la chair à hauteur du coude droit – ses crocs déchirant l'épaule gauche – creusant de profonds sillons d'où jaillit un sang épais qui coule sur le torse et l'avant-bras, dessinant de vives traînées d'un rouge éclatant dont le réseau se superpose à celui (bleu sombre) des veines dilatées, alors que le couteau que tient la main gauche de l'homme n'égratigne que très légèrement le dos du fauve, le combat, la multitude des actions qui le composent, se déroulant dans un espace tellement encombré *je m'étais imprudemment aventuré dans des régions inconnues recouvertes d'une végétation dense à l'écart des sentiers balisés qu'empruntaient les autres promeneurs* que chaque mouvement a un caractère heurté et, à peine esquissé, vient frapper les rudes hampes des agaves, dont les bords dentelés accrochent parfois un lambeau de chair. On dirait que le corps du nègre disparaît peu à peu dans la jungle environnante – ses contours tranchent encore fortement sur l'arrière-plan vert clair, mais les traits du visage (l'arête du nez, les pommettes saillantes, la bouche empâtée, le large menton) s'estompent, la lumière ne souligne déjà plus la courbure des muscles de la poitrine et le lacis bleuté des veines lui aussi ne se détache presque plus sur le noir des avant-bras, l'homme n'ayant plus maintenant, semble-t-il, que l'épaisseur ou la consistance d'une ombre, rappelant ainsi les personnages des premières projections cinématographiques ou plutôt de ces théâtres traditionnels de l'Indonésie ou de la Chine ancestrale peuplés de créatures à mi-chemin entre l'être humain et l'animal (sorcières déjetées aux longs bras articulés, personnages musculeux à tête de dragon, soldats revêtus d'armures aux motifs compliqués, finement ouvragés) dont les silhouettes s'affrontent sur une toile de lin en des luttes grandiloquentes, vaguement ridicules, éternellement répétées – comme si la forêt l'absorbait, se l'appropriait, le digérait même, tandis que s'élèvent de toutes parts les innombrables tiges, que s'étirent les corolles, qu'éclatent les bourgeons gonflés par la sève montant des racines profondément ancrées dans cette terre noire, grasse, légèrement spongieuse, qu'on aperçoit parfois entre les larges touffes et les longues tiges courbées – et même cassées par endroits – mais qui, partout ailleurs, est recouverte d'un épais tapis de feuilles gris-vert, ou plutôt marron tirant sur le jaune, que la dessiccation a incurvées, racornies, rendues cassantes comme du verre.

C'est le matin maintenant, mais le soleil est encore caché derrière l'horizon que remplit un ciel profond, d'un bleu glacial. L'aurore a déjà dispersé le brouillard matinal,

dont aucune trace ne subsiste plus dans les légères dépressions du paysage vallonné qui occupe ici aussi la majeure partie de l'espace, la pureté de l'air ne faisant pas obstacle à la propagation de la lumière, qui frappe fortement toute chose (on voit jusqu'aux moindres détails du décor champêtre : les bosquets de chênes, qui étirent leurs feuilles bosselées au pourtour légèrement doré, le bois des saules pleureurs, dont l'écorce jette – lorsqu'elle est frappée obliquement par les rayons lumineux – des éclats argentés, les cimes dentelées des résineux, sur les hauteurs, de part et d'autre d'un antique château à l'architecture compliquée, à la façade imposante, aux innombrables fenêtres soigneusement closes, surmonté de tourelles coiffées de clochers en forme de bulbe, c'est-à-dire renflés, à leur base, puis s'amincissant à mesure qu'ils s'élèvent, se terminant en pointes effilées, le tout donnant à l'édifice un aspect hérissé, hostile et presque agressif, la forêt s'ouvrant en contrebas pour laisser place à une campagne inculte, ou plutôt un bocage, où alternent, séparés par des haies plus ou moins épaisses, des étangs à l'eau grisâtre *les violents orages des dernières semaines avaient remué la vase et provoqué l'effondrement de certaines berges* et des prairies humides, envahies par les tiges coupantes des laïches peintes une à une, se détachant en léger relief sur le fond plus sombre), la lumière donc semblant jaillir des choses elles-mêmes, les entourant d'abord d'un léger halo cuivré puis, pénétrant aisément l'air très pur, se répandant uniformément sur tout le paysage rigoureusement immobile (on ne discerne ni mouvement, ni frôlement, ni même la vague silhouette d'un oiseau en vol se détachant sur le jaune ocre des prairies ou le vert sombre des frondaisons), mais peut-être que dans cet espace la notion de mouvement n'a pas sa place, que le temps ici s'est arrêté, laissant les différents protagonistes figés, suspendus dans des postures qui sont celles du déplacement mais ne le représentent pas, ne le suggèrent ou plutôt ne l'évoquent même pas, chasseurs et gibier comme brutalement arrêtés, alors qu'ils parcouraient à grande vitesse des trajectoires qui, semble-t-il, les destinaient à se heurter violemment les uns les autres, tous stoppés un instant avant le choc dans une foudroyante immobilité, la chasse battant alors son plein *selon Michelet c'est le roi lui-même qui avait décidé qu'on s'éveillerait au milieu de la nuit afin d'être à pied d'œuvre bien avant l'aurore à l'heure où les bêtes n'ont pas encore regagné le couvert de la forêt et paissent dans les gras pâturages* les rabatteurs (accompagnés de chiens de toutes races : épagneuls, lévriers, teckels, braques) apparaissant çà et là entre les rameaux feuillus, éparpillés dans toute la zone, chassant de leurs cris cerfs, renards, biches, sangliers, ours, les regroupant au centre de la composition de manière à leur faire traverser la plaine en direction des larges étangs, derrière lesquels se tiennent postés, isolés ou en petits groupes, des hommes et des femmes revêtus d'habits de circonstance et prenant des postures elles aussi de circonstance (accotés à un tronc, la tête inclinée reposant sur le manche d'une arbalète dardée, ou regroupés à trois ou quatre, discutant sans doute la meilleure tactique ou, plus prosaïquement, détaillant les différents attraits des minces demoiselles aux petits seins, aux ventres bombés et à la chair d'un rose chaud, légèrement grisé, qui, massées sur une petite éminence, observent, semble-t-il, avec grand intérêt le déroulement des opérations, certains nobles probablement pour échapper à l'ennui ou peut-être par goût du risque s'étant mêlés aux rabatteurs et, dressés sur leurs montures, talonnant de si près une harde de biches qu'ils ne semblent plus en être séparés que par une faible distance qu'une main armée d'une épée franchirait aisément), jetant des regards de convoitise sur les énormes animaux à la ramure imposante qui, comme des statues rivées à leur socle de béton, se dressent, figés, au centre de la pièce d'eau – certaines des statues prenant des attitudes de souffrance, cabrées, tirant la langue, le poitrail ou le flanc transpercés d'une flèche d'où sourd un sang épais, compact, qui ne se dilue pas dans l'eau – et dont les carcasses éviscérées, suspendues par les pattes arrières

devant les cuisines du château, révéleront avant la fin de la journée leurs obscurs et mystérieux organes aux couleurs criardes (dessinés en bleu et rouge, comme sur les planches d'anatomie), muscles et chairs, en temps normal dérobés aux regards par la peau et les poils, alors crûment exposés, à peine retenus par la barrière blanche des côtes mises à nu, tandis que, sur les fourneaux dressés pour l'occasion à l'extérieur des bâtiments, achèveront de se consumer en une fumée âcre les morceaux moins nobles (pancréas, estomac, viscères), que les nombreux cuisiniers auront dédaignés (puisque de tout temps les domestiques – femmes de chambre, chauffeurs, portiers – probablement à cause de la proximité constante de la richesse, qu'imposent leurs fonctions, en viennent, pour ainsi dire naturellement, à manifester à l'encontre des biens nécessaires à leur existence – un bol de soupe chaude, de solides habits en toile de lin – le même désintérêt, dédain, ou plutôt dégoût que leurs maîtres) et dont les exhalaisons lourdes, empestées, se répandront dans l'air empesté et lourd.

©Julien Praz, 2012